

GHISLANDONI, Antonio, (Voir mon rapport sur la ville de Milan.)
 GASPARI, G., (Voir mon rapport sur Bologne)
 MARIOTTI, C., Turin.
 MARTINEZ, André, Naples.
 MASCIA, Giuseppe, Naples.
 MAZZUCATO, Albert, (Voir mon rapport sur Milan)
 MAZZONE, Luigi, Directeur de *Napoli Musicale*.
 MONALDI, marquis, Gino, Pérouse.
 POLIDORO, Frédéric, Naples.
 PEROSIO, Joseph Gênes.
 PERUZY, Dario, Naples
 PULITI, Leto, Florence
 G. RICORDI, Milan.
 ROBERTI, Jules, Florence.
 SESSA, Carlo, Modugno.
 SCARAMELLI, Joseph, Venise.
 TAGLIONI, Ferd., rédacteur du *Lunedì d'un Dilettante*, Naples
 TEMPIA, Etienne, critique très-distingué de la *Gazette Piémontaise*.
 TORELLI-VIOLLIER, Milan.
 ZULIANI, Pierre, Rome

Outre ces noms, en voici encore d'autres écrivains dont je n'ai pu trouver l'indication exacte :

MM G. ANDREOLI ; R. CASTELVECCHIO ; B. CARELLI, G.-T. CIMINO ; G. CELSI ; chevalier COGLIEVINA, M. CUCINIELLO, F. FACCIO, L. FORTIS, N. DE GIOSSA, J. GANDOLFI ; L. GUALDO, D. MARAZZANI, AVV. E. PARENZO ; E. PERETTI, E. PIRANI, E. PRAGA, comte PULLE, G. TACCHINARDI ; G. TOFANO, marquis TUPPUTI, docteur G. VIGNA.

VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

XI.

(Suite et fin.)

MORT DE PAGANINI.

Paganini rendit le dernier soupir à Nice, le 27 mai 1840. Cet événement, qui causa une sensation profonde, fut entouré de circonstances si extraordinaires que nous n'oserions pas les reproduire, si elles ne nous étaient attestées par un ami qui en a été le témoin, et dont nous allons tout simplement reproduire le récit.

Le soleil, le mouvement, le bruit remplissaient les rues de Nice ; la joie, la douleur, l'oisiveté, tout était confondu ; la foule se précipitait vers une des maisons du gouvernement ; en un instant, un groupe de curieux s'était formé ; on arrivait par toutes les issues, on se pressait, on s'interrogeait.

—Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? s'écriait-on de toutes parts.

—Ce n'est rien, disait l'un.

—C'est le feu, s'écriait l'autre.

—Non ! non ! dit enfin un courtand de boutique en levant les épaules en signe d'indifférence, ce n'est rien : Paganini est mort !...

Les curieux désappointés se mettent alors à faire, chacun à sa manière, le panégyrique du grand artiste. L'un dit que c'était un avare et qu'il avait refusé de donner un concert au profit des pauvres. Un autre ajoute qu'il avait été aux galères, et que là il avait appris à jouer du violon. Enfin, on accablait sa mémoire sous le poids de toutes les sottises qui avaient couru le monde entier, sa vie durant.

Fatigué, dit notre ami, d'entendre toutes ces absurdités, je me fis jour à travers la foule et j'arrivai dans l'étroite allée où logeait Paganini. En montant l'escalier, je vis une fille assez bien mise qui pleurait, et cependant elle tenait une bourse à la main. Je lui demandai le sujet de ses larmes. Elle me répondit que son maître, M. Paganini venait de mourir, et qu'elle allait se trouver sans place.

—Et où demeurerait-il donc ?

—Ici... entrez seulement.

Ma foi, la curiosité me poussa jusqu'à son appartement. Le célèbre violoniste que j'avais applaudi avec transport en Allemagne, en Angleterre et en France, était là, couché sur un misérable grabat, une serviette suspendue à son cou, et devant lui une assiette dans laquelle étaient restés les débris d'un pigeon.

La servante reprit :

—Le pauvre homme semblait prévoir qu'il ne finirait pas ce pigeon. Il me disait hier au soir, en me donnant de l'argent pour la dépense d'aujourd'hui : "Zulietta, j'ai bien envie de manger du pigeon.—Eh bien ! monsieur, ajoutez encore douze sous.—Douze sous, reprit-il en faisant une grimace plus laide que d'habitude, douze sous ! oh ! c'est trop cher, Zulietta !.. Tâche, au moins, ma pauvre fille, de l'avoir pour huit sous ; car, vois-tu, mon enfant, il y a beaucoup de petits os dans un pigeon." Eh bien ! voyez un peu ce que c'est, monsieur. Voilà un pauvre homme qu'on dit plus riche qu'un Crésus, il marchandait son par sou. A peine mort, son enfant, que vous avez entendu pleurer dans la chambre voisine m'a donné cette bourse. S'il continue, il remuera l'argent de son brave homme de père, celui-là...

Cependant—c'est toujours notre ami qui parle—mes yeux demeuraient fixés sur le cadavre de Paganini, dont la figure, sèche comme son violon, avait, malgré la laideur, ce caractère solennel que la mort imprime à ses œuvres. J'entendais aller et venir dans cette chambre, mais je ne voyais que Paganini et son violon muet suspendu à la muraille.

Je ne sais quelles bizarres idées me passèrent dans l'esprit... ce n'était pas seulement un mort que je voyais, mais deux ! Paganini et son Stradivarius, dont le silence ne me paraissait pas moins imposant.

Je me rappelais ces accents inspirés qui jetaient dans l'extase de l'admiration des milliers d'auditeurs. Cet instrument est mort, me disais-je, il est mort avec Paganini !... une seule âme les animait tous les deux ! —Et, presque malgré moi, mes yeux se portaient des lèvres violettes, des yeux vitrés, de la figure satanique de l'un, aux cordes tendues, à l'archet échevelé, aux flancs poudreux et vides d'harmonie de l'autre.

Quelques vieilles femmes ensevelirent par charité ce mort millionnaire ; je voulus, de mon côté, rendre les honneurs funèbres au pauvre instrument. Je déployai un linge blanc sur une console ; j'y étendis doucement le corps du violon. Mais au moment où je le pris dans